

Et le ciel brûlait

L'intégrale de la production
poétique de Tsvetaeva :
un fleuve d'amours parmi
les barrages de l'Histoire.

Du Siècle d'argent au siècle rouge, résonne toute la splendeur lyrique tragique de Marina Tsvetaeva. Enfant-poète fêtée par sa famille et ses pairs, née en 1892, elle subit de plein fouet la violence bolchevique et stalinienne qui balaie son pays, jusqu'à son suicide, en 1941. Amours séparées, exil, retour dans une patrie qui ne la publie plus, rien ne lui est épargné, sauf le génie qui lui permet seul de vivre en toute intensité ses amours-passions. Jusque-là, en français, ses poèmes vivotaient plus ou moins orphelins dans des recueils, des anthologies. Quoique ces derniers fussent bouleversants, rien n'égale l'étonnement et le ravissement éprouvé devant un événement de poids : la publication intégrale et nouvellement traduite de son œuvre poétique, *Poèmes de Russie* et *Poèmes de la maturité*, soit 1700 pages bilingues...

Alors que les premiers poèmes célèbrent une enfance heureuse avec « *Le prince et les cygnes* », alors que *Psyché* s'annonce encore comme relevant du « *romantisme* », Marina écrit en 1921 *Le Camp des saints*, recueil qu'elle sait impubliable en Russie soviétique, puisqu'il y est fait l'éloge funèbre de l'armée blanche, fidèle au Tsar, écrasée. Son cher mari, Sergueï Efron, en avait été un élève officier, contraint à l'exil : « *Je me rappelle ton visage clair, la nuit, / Dans l'enfer du wagon des soldats. / Je chasse mes cheveux dans le vent / Et garde les épaulettes dans un coffret.* » En 1922, elle le rejoint à Berlin. Car même si elle eut d'autres amours, elle garde à son égard une fidélité à toute épreuve. C'est surtout à partir de 1917 que « *Le plus grand fracas de mon siècle* » la rattrape, même si sa révolte reste intacte : « *Mais jamais je n'embrasserai un bourreau !* » Comme son pays, elle peut dire, en dépit de la propagande : « *Je suis un champ dévasté au de-*

dans ». Ainsi sa poésie, qui est bientôt son unique amie, devient aussi vigoureusement engagée que secrète : « *Et nous – sous la bâche funèbre pour avoir dit "le tsar" !* » Ou encore : « *Brebis soumises et vous – moutons, / Esclaves d'Hitler, avec Staline marchez !* » Elle n'est pas dupe devant l'identité des deux totalitarismes et reste sans illusion : « *À la bouche noire des fusils, offrez tempes et sein.* » Pourtant, elle aime passionnément sa Russie : « *Ô mère – ma Russie, / Cheval ensorcelé !* » Quelles que soient les circonstances les plus âpres, le lyrisme ne la quitte pas, il est la seule âme qui l'anime jusqu'au bout de ses errances et de ses solitudes.

Marina, dont le nom peut être approximativement traduit par « *La fleurie* », reviendra en sa patrie pour s'y faner jusqu'au désespoir, lorsqu'elle met fin à ses jours. Entre-temps elle a pu dire : « *Merci à ma table de travail fidèle* » et anticiper son au-delà : « *on me déposera nue / Avec deux ailes pour linceul !* » Le tragique n'est en effet jamais amputé de l'assomption de l'écriture : « *Je me suis ouvert les veines : la vie / Gicle, ininterrompue et irrécupérable. Mettez dessous : assiettes, jattes... (...) Irrécupérable, elle gicle : la poésie.* »

Alors que nombre de ses vers ont attendu longtemps leur publication posthume, cette édition bilingue est un prodige de complétude autant que de traduction. Véronique Lossky n'a-t-elle pas veillé à retranscrire les assonances ? Par exemple en respectant le « *y* » russe qui est un son « *ou* » : « *Feux de nuit, à mon cou – perles d'or. / À ma bouche – goût de feuilles – liens des jours* »... À travers ce coffret, les « *Brumes anciennes de l'amour* » et une foule d'inédits ressurgissent, comme les *Poèmes à la Tchécoslovaquie*. Particulièrement émouvants sont ses tout derniers vers : « *Il est temps d'ôter l'ambre, de changer le vocabulaire, Temps d'éteindre le réverbère / Au-dessus de ma porte.* »

Thierry Guinhut

POÉSIE LYRIQUE DE MARINA TSVETAEVA

Vol. 1 *Poèmes de Russie, 1912-1920*

Vol. 2 *Poèmes de la maturité, 1921-1941*

Traduits du russe et préfacés par Véronique

Lossky, Éditions des Syrtes, 900 et 800 pages,

20 € chaque, coffret 40 €

ANTHOLOGIE BILINGUE DE LA POÉSIE HAÏTIENNE DE 1986 À NOS JOURS

Édition établie par Mehdi Chalmers, Chantal Kénol, Jean-Laurent Lhérisson et Lyonel Trouillot,
Actes Sud/Atelier Jeudi soir, 192 pages, 22 €

C'est la voix d'Haïti que fait valoir la quarantaine de poètes figurant dans cette magnifique anthologie bilingue conçue en coédition par les membres de l'Atelier Jeudi soir, eux-mêmes écrivains, professeurs et éditeurs. L'ambition de ce volume collectif est avant tout de présenter « *un aperçu de la vitalité de la poésie haïtienne d'expression créole.* » En 1987, la constitution haïtienne reconnaît le créole comme langue à part entière. Depuis la chute de Jean-Claude Duvalier en 1986, l'usage du créole est enfin délivré « *de la solitude militante des années de dictature.* » Ce florilège constitue une défense et illustration de cette langue d'une extrême richesse et inventivité. Jeudi-néma en redéfinit les contours lorsqu'il précise en deux vers d'une parfaite clarté : « *Les contorsions de la terre ont cassé les reins à la vie / Dans ce pays de cadavres pourris.* » Cette terre haïtienne, omniprésente d'un poème à l'autre, se propose avant tout d'être célébrée comme terre des hommes, tout autant soumise à leur violence qu'à celle d'une nature qui ne l'est pas moins. La hantise des catastrophes naturelles et climatiques obsède tout autant l'île que les secousses de son histoire politique. La pulsation qui retentit ici, est animée par un profond désir de justice. Car cette parole qui veut croire en la vie, en se libérant, s'affirme puissamment comme langue, selon Lyonel Trouillot et Mehdi Chalmers, de « *re-création* ». Sans doute, s'agit-il aussi d'une renaissance qui redonne à tout un peuple une poésie intensément vivante contrastant de beauté avec le temps qui la ranime. C'est là, nul doute, une nécessité pour quiconque déclare et se reconnaît dans ces mots : « *Nous sommes / Esclaves des catastrophes d'ici.* »

E. Rodrigues